

Penser sa pratique, penser l'Analyse de la Pratique

Pour situer le texte: Ce texte a été rédigé à partir des notes d'un exposé oral au Diplôme Universitaire d'Analyse de la Pratique du 2 mars 2011. Quoiqu'enrichi de développements explicitant certains points et surtout certaines articulations, il garde cependant son caractère schématique, et chaque paragraphe appellerait de longs développements. Resituant les deux mots-clés, « penser » et « pratique » dans les racines les plus fondamentales du vivant et de l'humain, il réduit progressivement la focale pour en arriver au cas particulier de « la pratique de l'Analyse de la Pratique », et de la formation à l'Analyse de la Pratique

Mots-clés: penser, pratique, penser à partir de la pratique, théoriser sa pratique, homéostasie, analyse de la pratique, représentation, anticipation, scène, chaos auto-organisateur, entropie, néguentropie, langue, sens, identité, échange symbolique, agir socialisé, paradoxe du même et de l'autre, historicité, identification, alliance, partialité, pratique primaire, pratique secondaire, pratiques productives, erreur, désaccord, désaccord interne, mythes unificateurs, légitimation universitaire, langue présumée savante

N.B. : dans l'ensemble des textes mis en ligne

1. Les mots-clés soulignés renvoient à des concepts propres à l'auteur.

2. Les notes de bas de page font partie du texte original ou contiennent des indications bibliographiques.. Les lettres minuscules en exposant renvoient aux commentaires en marge ou en encart, qui sont contemporains de la mise en ligne et visent à contextualiser rétrospectivement le texte.

3. Les n°s de référence (①, ②, ③, etc.) renvoient à la bibliographie de l'auteur, en fin de texte. Il se peut que certaines de ces références ne soient pas encore en ligne. Vous pouvez vous inscrire pour être tenus informés à mesure des mises en ligne.

Le titre de cette intervention a un contexte implicite – celui du livre dont Georges GAILLARD n'a pas pu ne pas vous parler, et qui s'intitule "*Penser à partir de la pratique*"^①. Je choisis de commencer par l'explicitier, pour prévenir un éventuel effet de halo autour de plusieurs formules qui se ressemblent, et qui pourtant désignent des choses différentes : penser sa pratique, ce n'est pas la même chose que penser *à partir* de la pratique, de la même façon que la formation "*à partir de la pratique*" n'était pas la même chose qu'une formation "*à la pratique*" ni une formation "*par la pratique*".

Et comme on le verra, c'est encore un autre énoncé que "théoriser sa pratique", qui renvoie certes au "penser sa pratique", mais comme un avatar bien particulier.

On va donc d'abord s'attarder un peu sur ce qu'il en est de ces mots apparemment si simples : "penser" et "pratique". Et ce mot d'avatar va encore bien nous servir, car cette quête nous conduira à décrire une série d'emboîtements de processus qui se spécifient peu à peu, le plus général étant celui qui constitue la vie même, à savoir l'homéostasie. Peut-être trouverez-vous que c'est remonter un peu loin, plus loin encore que le Déluge... Mais cette mise en perspective est sous-tendue par une volonté de décentration par rapport à une image d'Épinal du "praticien essayant de penser sa pratique": l'image implicite d'un "être pensant" désincarné, poussé par des enjeux transcendants, derrière lesquels disparaîtrait sa finitude d'être singulier. Le praticien, c'est un vivant, occupé, comme tous les vivants, à optimiser son rapport au milieu en fonction de ses enjeux de vivant. Et c'est un humain occupé, comme tous les humains, à réinventer en permanence, entre son chaos pulsionnel, l'histoire de ses relations d'objet, et son inscription dans le tissu complexe des liens sociaux et de l'Histoire, des compromis vivables.

Mais je n'oublie pas qu'en réduisant progressivement la focale, c'est aux préoccupations de praticiens de l'Analyse de la Pratique, engagés dans une formation à l'Analyse de la Pratique, que je suis ici convié à essayer de répondre *in fine*.

Penser

C'est ainsi que la **pensée** peut se décrire comme l'un des avatars de la **représentation**, c'est-à-dire, au pied de la lettre, de la capacité, étonnante si l'on y réfléchit un peu au-delà de sa présence si constante et si familière qu'elle ne surprend personne, à rendre présent un absent : un éprouvé absent, une perception absente, et le plus souvent un assemblage complexe de perceptions et d'éprouvés qu'on peut nommer une **scène**.

Mais même si le contenu de la représentation est toujours déterminé par des expériences, émotionnelles et perceptives, antérieures, elle les recombine toujours dans une dynamique dont

l'objet est le futur, immédiat ou lointain. La représentation est l'un des avatars de **l'anticipation**. On repère très bien, dans la chaîne de l'évolution (enfin, plutôt dans l'arbre...), l'apparition de cette faculté à ne plus se contenter de mettre en œuvre des processus prédéterminés en réponse aux aléas d'une réalité externe chaotique, mais à faire au contraire **décroître localement l'entropie** (le désordre), dans l'environnement du vivant, en repérant et en utilisant la part d'ordre de ce chaos (sa **néguentropie**), – ce qui a subsidiairement pour effet d'accroître légèrement l'entropie du reste de l'univers, deuxième principe de la thermodynamique oblige, mais ça le vivant s'en moque. Par exemple, la conduite de **piège**, à partir des reptiles, accroît la probabilité d'apparition d'une proie dans le champ perceptif.

L'**anticipation** est donc l'un des **avatars de l'homéostasie**, qui définit la vie: c'est-à-dire justement la conservation dans le temps d'un espace localisé (le milieu interne) dont l'entropie est considérablement plus faible que celle du milieu externe. L'anticipation revient à sécréter un environnement d'entropie intermédiaire entre celle du milieu interne et celle du reste de l'univers.

Mais, évidemment, depuis les tropismes guidant nos ancêtres protozoaires vers un milieu plus hospitalier, et même depuis la patience du crocodile à l'affût dans son marigot, beaucoup de complexité s'est rajoutée en couches superposées et intriquées, qui rendent mon préambule de médiocre usage dans... la pratique. Allons donc y voir d'un peu plus près.

Le saut décisif qui fait passer de la représentation à la pensée, c'est l'inscription de la représentation dans un **ordre structuré** dont la langue est à la fois le noyau et le paradigme. Un "ordre", cela veut dire que toutes les combinaisons possibles ne sont pas équiprobables, ou en d'autres termes qu'il est possible d'énoncer des règles retenant certaines de ces combinaisons, et en éliminant d'autres, ou du moins restreignant considérablement leur probabilité. Un ordre fait de grammaire, mais aussi de vraisemblance, de bienséance, etc.

De cet ordre, on peut retenir deux caractéristiques:

- il est garanti par un **échange continu entre les sujets** qui lui prêtent allégeance. Du moins cette garantie est-elle postulée, et tous les humains font de cette postulation un enjeu vital, simplement parce que s'il n'est pas garanti, il s'effondre, et que pour le garantir, nous n'avons rien d'autre. C'est à ce point que la lutte du sujet pour sa survie (psychique) revêt les habits d'une lutte pour la prévalence d'un enjeu universel.
- il est, par essence, représenté comme **ordre s'imposant au monde**. Mais le hic est qu'il n'y parvient que très imparfaitement, et cet écart incessamment attesté, et reconvoquant incessamment la terreur de son effondrement, est de conséquence considérable.

La pensée fonctionne alors à la fois comme

l'espace privilégié de l'anticipation par rapport aux aléas de la réalité,

et comme **l'espace d'équilibrage** entre les enjeux libidinaux et pulsionnels, d'une part, et les possibilités que leur laisse l'échange symbolique socialisé.

Dernière précision, et non des moindres, à propos de la pensée ainsi entendue : elle est la **superposition d'une chaîne consciente** et d'une **chaîne inconsciente** qui parasite la première, ou plus exactement qui la surdétermine à la faveur de ses marges d'indétermination (le paradigme en est l'association libre), quitte lorsque ces marges sont insuffisantes, à détricoter partiellement, autant que nécessaire, l'ordre de la chaîne consciente (le paradigme est alors le lapsus ou l'acte manqué).

Pratique

Si l'on s'interroge maintenant sur le mot "pratique", s'impose immédiatement une référence à **l'agir socialisé**, dont elle est une spécification particulière.

L'agir socialisé est lui-même une **spécification de la langue** : car les actes sont comme des mots, et leur enchaînement a la même structure qu'un discours. Cette présence d'une structure de type linguistique caractérise d'ailleurs tout ce qui est social, et on peut aller jusqu'à dire qu'elle le définit.

Nous conviendrons de parler de pratique, lorsqu'un sujet se **représente lui-même, consciemment**, comme cherchant à ordonner à travers le filtre d'un **sens cohérent** l'ensemble de ses agirs socialisés, se déployant dans un champ social identifié, professionnel souvent, mais pas toujours.

Nous sommes donc renvoyés à la notion de **sens** : qui est à prendre ici dans toute sa polysémie, puisque sens est apparenté d'une part à la signification, donc au rapport entre signifiant et signifié dans une langue, et d'autre part à la direction, donc à la polarité d'un trajet dans l'espace. La conjonction des deux nous conduit à considérer le sens comme une **dynamique de renforcement** de la cohérence de l'ordre symbolique, et plus précisément de l'inscription du sujet dans l'ordre symbolique dont dépend sa survie psychique.

À la lumière de ce qu'on vient de dire de la pensée, penser la pratique devient un pléonasme. La pratique est une **pensée faite acte**, et comme telle, elle se définit par ce même travail d'équilibrage entre enjeux libidinaux et narcissiques et ordre symbolique.

Avec cette **précision supplémentaire** qu'elle relève de l'**un des processus** essentiels de cet équilibre, qu'est l'**identification**. Au sens, certes, où on l'entend usuellement, celui de décalque, de "se faire identique". Mais surtout au point où ce sens se noue intimement avec un autre sens: celui de "se fabriquer une identité"^①. Un nouage dans lequel l'identification se révèle comme le travail psychique pour tenter de réduire une faille ouverte par le paradoxe du même et de l'autre. Qui est une autre formulation de ce paradoxe fondateur qu'on retrouve à toutes les étapes de la vie psychique: celui de l'amour et de la mort.

Pour éclairer ce point essentiel et faire le lien avec la pratique, il faut de nouveau remonter à des considérations plus fondamentales.

Si l'amour archaïque a pour but de "ne faire qu'un avec l'autre", il bute sur un obstacle incontournable : si j'y réussis, l'un de nous aura disparu, et savoir lequel est une question indécidable. L'amour et la mort sont ainsi les deux facettes indissolubles et pourtant inconciliables du lien à l'objet^④. On peut décrire l'histoire de la vie psychique comme une succession de tentatives pour dissocier l'amour de la mort, en produisant des formations de plus en plus complexes qui chacune produisent une nouvelle figure de cette insupportable intrication et contraignent le sujet à en inventer encore de nouvelles.

En sautant les étapes, on retrouve ainsi sur la scène œdipienne le même paradoxe. En effet, si le sujet se trouve protégé du risque d'être détruit par l'objet du fait de son renoncement à faire un tout avec lui, le paradoxe s'est déplacé sur la nécessité, pour être reconnu dans une place (donc être aimé), de se mettre "à la place" du rival œdipien, ce qui signifie à la fois l'en déloger (donc le détruire) et l'introjecter (donc l'aimer).

Mais cette histoire à trois est en même temps une histoire du rapport du sujet à l'humanité entière. Car cette possibilité de **circuler entre les places** et par là d'échapper à la place du laissé pour compte impuissant, n'est possible que parce que le sujet découvre que les parents sont inscrits dans un ordre généalogique, qui est la matrice d'un système généralisé des places ; isomorphe à l'ordre symbolique, celui de la langue et de la culture, et qui substitue, au pathétique d'une tragédie sans issue, une historicité complexe, riche d'une infinité de possibles.

Etre **identifié**, c'est être comme un **signifiant dans la langue : différencié**, mais en même temps **identifié** parce que la différenciation suppose l'intégration dans la syntaxe de la langue, et que dans l'histoire de la vie psychique le système des places est déterminé par les objets œdipiens : ainsi, "prendre une place" reste fantasmatiquement, "prendre la place d'un autre", mais en contrebalançant ce "tout ou rien", ce "lui (ou elle) ou moi", par la possibilité de se créer une place singulière ; de **décliner** le système originel des places par des identifications croisées, selon un processus qui s'apparente à ce que la génétique nomme des "**translocations**": si pour

l'essentiel le génome parental est reproduit à l'identique, il produit cependant des individus presque parfaitement originaux, non seulement parce que les ADN parentaux se métissent, mais aussi parce que des gènes se déplacent aléatoirement dans la chaîne moléculaire. De même, chaque sujet emprunte l'essentiel de ses traits identitaires à l'un de ses parents, mais aussi une bonne part à l'autre; ajoute, en outre, dans le creuset, des emprunts aux multiples objets dérivés des objets œdipiens que la vie lui a fait rencontrer; et enfin, tout au long de sa vie, recombine sans cesse l'ensemble en une création continue de soi-même.

Penser sa pratique, créer sa pratique, est un aspect particulier de cette création de soi. Une pratique est donc à la fois **individuelle par essence**, et en même temps **sociale de part en part**, parce que soumise à la langue du *socius*. Le sens dans lequel chaque sujet essaie d'inscrire sa vie (et entre autres sa pratique) n'existe que référé au système des places possibles que les autres sont prêts à me reconnaître, car je ne peux dissocier ce travail d'unification interne du fait que je n'existe que comme **candidat permanent à la reconnaissance** des autres.

Idéalement de **tous** les autres. Sauf que les sociétés réelles, et les sociétés contemporaines moins encore que toutes les autres, sont loin de présenter la belle unité que l'inconscient attend d'elles. Elles ne sont que contradictions, juxtapositions d'étrangetés, variabilité historique. L'ordre symbolique échoue massivement à atteindre l'universalité. De cette reconnaissance par un *socius* que l'on pourrait traiter comme objet unifié, il faut donc vite faire le deuil^①.

Ce que chacun du coup désigne (ou plutôt ce qui se désigne en chacun), pour tenir cette place de représentant de ce que Lacan nomme "l'objet A", ce sera une configuration sociale particulière que nous nommerons **espace d'alliance**. Cela se traduit concrètement par le fait que toute pratique est à la fois individuelle et non seulement **sociale**, mais le plus souvent **collective**, à l'intérieur d'un **réseau d'espaces d'alliances** qui est en même temps **réseau d'antagonismes**.

Dès lors, les espaces de pratique réels sont marqués par une notion centrale: celle de **partialité**^②. C'est-à-dire que les pratiques s'inscrivent dans le travail de chaque sujet pour mettre de l'unité entre ses enjeux internes, d'une part, et simultanément de l'unité entre ceux-ci et l'organisation symbolique de leurs espaces d'alliance. Ce qui entre en contradiction directe avec l'idéal de la pensée comme devant accéder à une "vérité" universelle, (souvent rapportée dans notre culture au paradigme scientifique). Les pratiques hésitent alors entre l'affichage d'une partialité revendiquée, dans une dramaturgie militante qui se désigne des adversaires en dehors de l'espace d'alliance, soit par la **postulation fantasmatique** d'une allégeance à une vérité universelle, vite contredite, du moins à un regard extérieur.

Ce travail d'équilibrage que mène chaque sujet, pour son propre compte, à l'intérieur d'un espace d'alliance, y fait fonctionner intensivement l'échange symbolique, contribuant à la fois à

le fragiliser par les contradictions que ses membres peuvent y injecter ou y renforcer, et à le consolider par la **production de consensus** qui résulte du jeu aléatoire des échanges. Un espace d'alliance s'analyse alors comme un **chaos auto-organisateur**^③, où l'attracteur déterminant est l'enjeu partagé par tous de trouver un espace d'appartenance assez cohérent pour servir de représentant de l'introuvable ordre symbolique universel.

Mais cette description est encore trop simple: car non seulement les espaces d'alliance sont pluriels, mais encore ils s'intriquent à l'infini, du moins dans les sociétés modernes. S'ils n'étaient que multiples mais exclusifs les uns des autres, un sujet pourrait se contenter d'en choisir un et de renvoyer tous les autres à l'étrangeté. Hélas, chacun a de multiples appartenances, donc de multiples allégeances, selon sa famille d'origine, son milieu professionnel, sa formation, sa profession, son niveau hiérarchique, son âge, son sexe, ses allégeances idéologiques, etc. Tout processus d'équilibrage en un point de cet espace complexe d'appartenances tend alors à produire de la contradiction dans ses autres espaces d'appartenance, ou à aiguïser ses conflits internes, ou le plus souvent les deux.

Dès lors se multiplient les confrontations à ces **trois épreuves** (et à l'infinité de leurs combinaisons), que sont l'expérience de l'**erreur**, l'expérience du **désaccord** à l'intérieur de l'espace d'alliance, et à celle du **désaccord interne** (entre les identifications multiples)^②.

L'erreur: les anticipations découlant de l'appareil idéologique qui cimente l'espace d'alliance local (dans la mesure où il a réussi à prendre de la consistance et de la stabilité) sont démenties par les faits, que ce soit à propos des objets de pratique, de la vie institutionnelle, ou de l'environnement social (et notamment de la part de cet environnement dont dépend directement l'exercice de la pratique sur les plans financier et institutionnel).

Le désaccord: comme on l'a déjà vu, l'intrication complexe des espaces d'appartenance fait de l'unification de cet appareil idéologique une toile de Pénélope qui se défait à mesure qu'elle se tisse, et confronte à la souffrance de tensions et d'incompréhensions de la part de ceux-là mêmes dont on attend un étayage consensuel.

Le désaccord interne: c'est l'effet direct pour le sujet de ses multiples espaces d'alliance, mais au-delà des conflits entre ses identifications multiples, et c'est à lui finalement que se ramène le désaccord externe, car ce dernier est toujours le reflet d'un conflit interne entre des parts de soi.

Ainsi, non seulement il faut faire le deuil d'un espace global, unifié et stable, d'appartenance, mais encore celui d'espaces locaux d'alliance offrant la sécurité d'une unité suffisamment consistante et durable, sans même parler d'une garantie contre les démentis de la réalité.

Tout ce que nous venons de développer s'applique aux pratiques au sens le plus large, celle de toute inscription dans l'espace social associée à une visée de mise en sens. La plus grande part ne se reconnaît pas explicitement comme des pratiques, tout le monde a peu ou prou une pratique sociale comme Monsieur JOURDAIN faisait de la prose. Nous conviendrons de parler ici de **pratique primaire**

Mais il est évident, dans le contexte qui nous rassemble, celui d'une formation professionnelle à l'analyse de pratiques elles-mêmes le plus souvent professionnelles, que cette acception du mot "pratique" manque l'essentiel des préoccupations qui peuvent être les vôtres.

Il nous faut donc distinguer un sens plus étroit, recouvrant des pratiques que nous appellerons **secondaires**, ayant la particularité supplémentaire d'être inscrites dans la division sociale du travail : c'est-à-dire que la pratique est associée à un statut social spécifique, défini par cette pratique même. En d'autres termes, le rapport réflexif conscient du sujet à sa propre pratique détermine son identité sociale (et par suite sa position psychique). Bien évidemment, les pratiques professionnelles entrent dans cette catégorie. Mais aussi bien d'autres pratiques, bénévoles ou militantes.

Avec la pratique secondaire apparaît donc le **personnage social du praticien** (pas nécessairement professionnel). On pourrait presque dire que "praticien" qui n'était qu'une sorte d'adjectif devient là un substantif. Penser sa pratique inclut dès lors un enjeu narcissique central:

au niveau du moi idéal et/ou de l'idéal du moi: se représenter à soi-même et aux autres comme pouvant répondre du "mandat social" de garantie, de protection, et lorsqu'il est attaqué, de réparation de l'ordre symbolique;
mais aussi au niveau de la quête de reconnaissance par des tiers.

Cet enjeu identitaire radicalise et dramatise le jeu d'équilibrage économique qui constitue la "pratique pensée" (ou pensée pratique) primaire, dont il n'y a somme toute rien à dire de plus que de tout le reste de la vie psychique et de ses contradictions. Plus en effet il prend d'importance, plus les mises en cause de la cohérence de la pratique, et la souffrance qui en résulte, sont centrales dans le système de contradictions du sujet.

Cette fragilité narcissique qui prévaut dans toutes les pratiques sociales est exacerbée par le fait qu'elles ne bénéficient pas de cet atout des pratiques productives, qu'est la **fixation de la valeur du produit** par l'échange marchand. Atout du moins de ce point de vue, car cette "loi d'airain" est d'autre part la métaphore de l'épreuve de castration en ce qu'elle a de plus impitoyable. C'est même la fuite devant cette épreuve qu'on trouve souvent à la racine des

motivations pour les professions sociales. À vrai dire, celles-ci n'en protègent que très relativement : outre que la triple épreuve dont on a parlé plus haut fait aussi souffrir dans ce registre, l'envahissement croissant de ces secteurs par des considérations économiques fait rentrer par la fenêtre ce qu'on avait cru mettre à la porte, et l'on se retrouve doublement perdant, puisqu'on est pris entre le Charybde d'une incertitude impossible à lever sur la valeur intrinsèque de sa pratique, et le Scylla de voir cette valeur ramenée à ce qu'en fait la loi de l'offre et de la demande sur un marché du social.

Ce qui nous ramène après ces longs détours au contexte de cette intervention: un espace de formation à l'analyse de la pratique.

Ici, la question se fend en deux: s'agit-il de penser sa pratique dans le **cadre des groupes d'AP** –, ce à quoi vous êtes censés aider les membres de ces groupes –, ou dans le cadre d'une **formation à l'AP** – et là c'est de penser votre propre pratique qu'il s'agit ?

Dans le premier cas, l'enjeu majeur est, en ayant constamment présents à l'esprit les trois espaces correspondant à la “ triple épreuve”, de faire travailler la pensée en contrepoint dans ces trois registres:

- rendre compte d'une réalité qui fait scandale – en n'hésitant pas si nécessaire à insérer des fragments de théorie ou à s'attarder dans le registre de l'étude de cas;
- restaurer le consensus, non par la méthode Coué ou la prédication consensuelle, mais en repérant les discordances et en leur donnant sens par une mise en perspective des enjeux différents des uns et des autres;
- enfin faire travailler plus ou moins discrètement les contradictions internes de chaque participant, soit en s'adressant à lui si on le sent prêt à entendre et qu'on sent le groupe en position d'appui, ou à défaut, et c'est le plus souvent, par ce que j'appelle tantôt le fusil à tirer dans les coins, tantôt la pelote basque. C'est-à-dire qu'on laisse traîner à la canto-

Ce nœud de contradictions est en fait encore plus difficile à débrouiller. La dialectique, pourtant déjà complexe, de la valeur d'usage et de la valeur d'échange telle qu'elle est thématiquée par les économistes, se complique encore plus si l'on considère combien chacun des deux termes résulte d'une simplification. La valeur d'usage, réputée individuelle, est considérablement modulée par les repérages symboliques et est donc largement socialisée ; l'échange marchand, réduit à son prix, donc à une quantification linéaire, écrase toutes les subtilités de l'échange symbolique ; la valeur marchande est souvent une composante importante de la valeur d'usage... on pourrait continuer encore longtemps ! Le *marketing* incorpore déjà de fait tous ces entrelacs dans la sphère des pratiques productives. Dans celle de pratiques sociales, ils fabriquent plutôt de vastes zones d'impensé. Et quand en outre, comme dans les pratiques de réduction de la mésinscription, l'objet social réel des terrains de pratique, celui qui commande de fait leur cadre réglementaire et économique, est intrinsèquement éloigné de leur objet socialement représenté, la confusion est à son comble.

nade des propositions générales dont on connaît le pouvoir interprétatif, ou en les appliquant à un absent (l'objet de pratique en général).

C'est donc un travail de chef d'orchestre, attentif à chaque instrument comme à la ligne mélodique de l'ensemble, et arbitrant à chaque instant entre les multiples messages qu'il pourrait envoyer. Cependant, de ces trois registres, c'est le 2^e qui fournit l'énergie des deux autres, car il est le véritable objet de l'AP, ce qui la fait exister et perdurer dans l'espace institutionnel: être un espace où se secrètent et se restaurent **les mythes unificateurs** de l'espace d'alliance local mis à mal par les aléas de la vie quotidienne.

Dans le second cas, le jeu est plus complexe parce qu'il se combine aux enjeux spécifiques emboîtés

d'un espace de formation en général,

d'un espace de formation aux pratiques qui s'adresse à des praticiens en exercice,

et enfin d'une formation à l'analyse de la pratique.

Un espace de formation en général étaye, sur sa fonction obvie de reproduction technique (d'acquisition de compétences présumées), une fonction sociale qui lui est peut-être encore plus consubstantielle; celle d'adoubement, ou, si l'on préfère, de légitimation, par une instance fantasmée comme dépositaire de l'ordre symbolique, ou plutôt de sa version dérivée, réduite à l'ordre symbolique particulier d'un large espace d'alliance (en général une profession, mais pas toujours).

Un espace de formation aux pratiques et en cours de pratique est en plus attendu sur l'un ou l'autre de deux enjeux antagonistes:

soit confortement des espaces d'alliance d'origine de ceux qui sollicitent une formation, en particulier fondé sur l'habillage de leurs fondements idéologiques par l'autorité d'une langue présumée savante;

soit au contraire trahison de ceux-ci, ceux qui ont déçu, par la recherche d'un autre objet d'allégeance espéré plus satisfaisant (une autre "orientation théorique", un autre niveau hiérarchique, un autre espace d'exercice de sa qualification première, voire une autre profession.

Dans cette optique, les arrière-plans idéologiques de la formation sont une variable déterminante:

soit, et c'est le cas le plus fréquent, elle répond au premier degré à cette requête d'asseoir un corpus idéologique,

soit, et c'est plus rare, elle prend cette requête à rebours, lui substituant un retour à l'enjeu de la "triple épreuve", en utilisant les discours supposés savants non comme langue sa-

créée, mais comme une bibliothèque de ressources où le praticien puise en fonction de son propre travail d'élaboration.

Enfin, la spécificité d'une formation à l'analyse de la pratique, spécificité peut-être transitoire, est que l'émiettement des positions idéologiques concernant cette pratique est (encore?) considérable, et que la décantation ne s'est pas (encore?) faite, même si la très récente prolifération d'écrits à son sujet, succédant à une longue période de lourd silence, tend sans doute à atténuer cet effet de dispersion.

Pour conclure, permettez-moi de reprendre ce que je disais un peu plus tôt en ce qui concerne les formations qui choisissent de prendre à rebours la demande de confortation d'un corpus idéologique de référence. J'ai dit qu'elles étaient plus rares : mais comme c'est le cas de celle-ci, on peut se permettre d'appuyer un peu le trait. En relevant qu'à choisir cette voie, il y a certes beaucoup à gagner : si je ne le pensais pas, je ne serais pas là. Mais il y a aussi beaucoup à perdre. Après les deuils successifs mentionnés plus haut (celui d'un ordre symbolique universel, éternel, unifié, et mettant tout le réel en ordre, puis celui d'espaces locaux d'alliances échappant à la fragilité et à la contradiction), s'en ajoutent ici deux nouveaux, et non des moindres:

le deuil du fantasme de compétence avérée, qui renvoie sans échappatoire à la fragilité narcissique que ce fantasme cherchait à colmater.

et le deuil des idéologies traduisant la partialité initiale, qui renvoie à la vérité nue de cette partialité, à ces enjeux que nous avons érigés en impératifs catégoriques, dont nous ne pouvons nous détacher sans nous renier, mais auxquels nous ne pouvons, en fin de compte, donner d'autre justification qu'un humble constat: celui d'y avoir été conduits par un secret fil d'Ariane qui a tracé, jour après jour, rencontres après rencontres, choix après choix, le sens de notre vie.

Références des autres textes de l'auteur auxquels il est fait renvoi le texte

① Quand, au milieu des miens, s'invite l'impensable in Violence dans la parentalité (CICCONE Albert dir.) , DUNOD PARIS 2015 pp. 69-90

ou URL : <https://anhenri.fr/classement-thematique/pratiques/divers-eclairages-psychanalytiques/>

② De l'obscur objet de la théorisation à l'obscur passion de théoriser in La partialité comme atout dans les sciences humaines (Georges GAILLARD, Patricia MERCADER, Jean-Marc TALPIN dir.) , In Press 2011

ou URL : <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/theorie-ideologie-pratique/>

③ *Quelques îlots d'ordre dans un océan de chaos* <https://anhenri.fr/classement-thematique/theoriser/epistemologie/>